

Mgr Marc Aillet

MIS À PART POUR ANNONCER L'ÉVANGILE DE DIEU



LETTRE PASTORALE

A l'occasion du 10^{ème} anniversaire de son ordination épiscopale

Mgr Marc Aillet

**MIS À PART
POUR ANNONCER L'ÉVANGILE DE DIEU**



Lettre Pastorale

*aux prêtres, diacres, séminaristes,
consacrés et fidèles laïcs
du diocèse de Bayonne, Lescar et Oloron*

**À l'occasion du 10^{ème} anniversaire
de son ordination épiscopale
2008 - 30 novembre - 2018**

Chers frères et sœurs,

Il y a dix ans, le 30 novembre 2008, par le don de l'Esprit Saint et l'imposition des mains du Cardinal Jean-Pierre Ricard, archevêque métropolitain de Bordeaux, j'étais ordonné évêque de Bayonne, Lescar et Oloron, dans notre cathédrale Sainte-Marie de Bayonne. Ce dixième anniversaire de mon ordination épiscopale me donne l'occasion de relire avec vous mon ministère, dans l'action de grâce, et de vous partager dans l'espérance quelques réflexions, en renouvelant mon oui à l'appel du Seigneur et de l'Église.

Qu'il me soit permis ici de remercier d'abord tous ceux qui m'ont accompagné durant ces dix années d'épiscopat et sans lesquels je ne saurais rendre grâce aujourd'hui. Sans pouvoir les nommer tous, je pense très particulièrement aux prêtres qui ont collaboré de près à mon ministère, à commencer par mes vicaires généraux et épiscopaux, avec une mention spéciale pour l'abbé François BISCH, vicaire général depuis neuf ans. Je pense aussi à tous les fidèles laïcs qui m'assistent de leur compétence et de leurs charismes, au sein de la curie diocésaine et des services pastoraux.

Je veux aussi remercier particulièrement tous ceux qui m'édifient par leur dévouement humble et joyeux auprès des plus pauvres et des personnes malades et handicapées : je pense en particulier aux équipes d'aumôneries dans les hôpitaux et les maisons d'arrêt, à l'Hospitalité Basco-Béarnaise (HBB) et sa section « jeunes handis », aux équipes locales du SEM, du Secours Catholique ou de la Société Saint-Vincent de Paul...

I.

MÉMOIRE D'UN APPEL : LE TEMPS DE DIEU

Les dates qui président aux grands événements de notre vie ne sont jamais un hasard, car c'est la Providence de Dieu qui guide nos pas. Elles nous disent quelque chose de l'histoire que Dieu fait avec nous, et c'est ce que je voudrais d'abord souligner ici.

1. Sous le signe du martyr de saint Jean-Baptiste

Je n'oublierai jamais cet appel téléphonique inattendu, que je reçus de Mgr Fortunato Baldelli, nonce apostolique en France, le 27 août 2008, alors que j'étais en Bretagne et que nous venions de célébrer en famille le 60^{ème} anniversaire de mariage de mes chers parents. J'étais alors vicaire général du diocèse de Fréjus-Toulon, membre de la communauté Saint-Martin, et je venais de faire une expérience marquante avec le Chemin néo-catéchuménal, au Nord-Est du Brésil durant cinq semaines. Cette dernière expérience compta tellement pour moi, que je m'étais ouvert à mon évêque de mon désir d'être missionnaire *ad gentes*, mais il m'avait fait comprendre qu'il avait besoin de moi. Le nonce me demandait de venir le rencontrer à Paris au plus vite. Nous convînmes du vendredi 29 août, mon premier jour libre. Je ne savais pas ce qu'il voulait, même si je repassais dans mon esprit, avec inquiétude, toutes sortes d'hypothèses, sans exclure l'éventualité d'un appel à l'épiscopat.

Quand j'entraï dans son bureau, le matin du 29 août, il me dit, sans plus attendre : « Si je vous ai fait venir, c'est pour une grande nouvelle pour vous et pour l'Église : le Pape Benoît XVI vous appelle à conduire le diocèse de Bayonne ». J'étais tellement abasourdi par cette nouvelle, qu'un blanc suivit cette annonce. Mgr Baldelli me dit, l'air inquiet : « J'espère que vous n'y voyez pas d'objection ? ». Et je m'entendis lui répondre : « Depuis que je suis prêtre, j'ai toujours fait ce qu'on m'a demandé ; ce n'est donc pas aujourd'hui que je ne donnerai pas ma disponibilité au

Saint-Père ». Il fut rassuré, me parla de la particularité basco-béarnaise de ce diocèse et m'invita surtout à être proche des prêtres. Puis il me conduisit à la chapelle de la nonciature pour prier quelques instants ensemble et m'invita à déjeuner avec ses collaborateurs.

En reprenant le train pour la Bretagne, où je poursuivais un court séjour de vacances chez mes parents, je me rendis compte qu'en ce 29 août, où je répondis oui à l'appel du Saint-Père, nous célébrions la mémoire du martyr de saint Jean-Baptiste. Je comprends, avec le recul, quelle tonalité devait prendre mon ministère épiscopal, à l'école de ce grand témoin de la Vérité.

2. À l'école de sainte Thérèse d'Avila, Docteur de la vie intérieure

Tenu au secret, le temps que le gouvernement français mène son enquête de politique générale, consentie par le Saint-Siège après communication officielle de cette nomination, sans entraver pour autant sa liberté, je méditais sur cette grave responsabilité qui allait profondément bouleverser ma vie. Je profitais du pèlerinage de Benoît XVI à Lourdes les 13, 14 et 15 septembre, pour aller confier mon avenir à Notre-Dame de Lourdes, observant de loin les groupes de jeunes du diocèse de Bayonne arborant fièrement des drapeaux basques et béarnais. Mes frères et sœurs ayant offert à mes parents un pèlerinage en Terre Sainte pour leurs noces de diamant, à condition que je les accompagne, j'eus tout loisir d'approfondir cette vocation à devenir successeur des apôtres, en mettant mes pas dans les pas du Christ.

C'est le 10 octobre au soir que je fus à nouveau joint au téléphone par le Nonce pour m'informer que l'enquête était terminée et que je pouvais confidentiellement appeler Mgr Pierre Molères, mon prédécesseur, pour fixer avec lui une date de publication de ma nomination. Je choisis le 15 octobre, fête de Sainte Thérèse d'Avila pour qui j'ai toujours eu une vénération particulière : elle me rappellerait l'importance de l'raison dans ma vie d'évêque.

3. Dans l'esprit de la liturgie

Il me fallut choisir une date d'ordination que je voulais ne pas trop retarder, l'année pastorale étant déjà commencée. Après m'être enquis de la disponibilité du Cardinal Jean-Pierre Ricard, l'archevêque métropolitain de la Province de Bordeaux à laquelle appartient le diocèse de Bayonne, mon choix s'arrêta au dimanche 30 novembre. Sans doute ce jour-là est marqué par la fête d'un apôtre, saint André, le « Protoclet », comme disent les orientaux, c'est-à-dire le « premier appelé », qui s'effacera toutefois derrière son frère, l'Apôtre Pierre. Mais c'était surtout, en cette année 2008, le premier dimanche de l'Avent : nous commençons une nouvelle année liturgique, indication que la liturgie, sommet et source de la vie et de la mission de l'Eglise, aurait une place de choix dans mon ministère épiscopal. C'était aussi rendre hommage à l'abbé Jean-François Guérin, fondateur de la Communauté Saint-Martin, qui nous avait éduqués au sens plénier de la liturgie et nous avait montré comment l'année liturgique donne toute sa profondeur et sa signification à notre temps et à notre histoire.

4. Un choix de Dieu

Si je suis devenu votre évêque, je le vis donc, non comme le fruit d'une volonté humaine, mais bien comme un appel et un choix de Dieu. Aussi, je me reconnais volontiers dans ces paroles de saint Paul, ou d'autres semblables, qui introduisent toutes ses lettres : « Paul, serviteur du Christ Jésus, apôtre par vocation, mis à part pour annoncer l'Évangile de Dieu » (*Rm* 1, 1).

II.

UN VEILLEUR LUI-MÊME ÉVEILLÉ

En relisant l'homélie du Cardinal Ricard, au jour de mon ordination, et le message que j'adressais à l'assemblée au terme de cette célébration, je réalise qu'ils se faisaient écho et que leur résonance a profondément marqué ces 10 années de ministère épiscopal.

En ce premier dimanche de l'Avent, le Cardinal avait insisté sur l'invitation de Jésus à veiller, à être des veilleurs et des guetteurs dans l'attente de la venue de leur maître. L'évêque, dont l'étymologie veut précisément dire « celui qui veille sur », n'est-il pas appelé par excellence à être un veilleur et un guetteur ? Mais un veilleur lui-même éveillé, qui « prend le temps du regard, de la contemplation et de la vigilance aimante », ajoutait-il.

1. Tourné vers le Seigneur

L'évêque doit donc être ce veilleur qui aide les fidèles qui lui sont confiés à discerner la venue du Seigneur dans leur vie. Certes, Il est déjà venu il y a deux mille ans, faisant irruption dans notre histoire pour nous transformer et nous transfigurer, et il reviendra dans la gloire à la fin des temps pour nous emmener définitivement dans son Royaume. Mais il ne cesse de venir à nous dans la Parole et les Sacrements – en particulier l'Eucharistie –, la rencontre du frère, les événements du monde et la vie de l'Église.

Durant ces 10 années, j'ai voulu rappeler à temps et à contretemps que le chrétien est essentiellement celui qui est tourné vers la venue du Seigneur : s'il n'est pas d'abord tourné vers le Seigneur, il ne saurait être d'aucun secours pour ses frères, à qui il est appelé à tendre la main, et au monde, auquel il prétend être ouvert. A chaque visite pastorale, j'ai insisté sur ce qui définit le chrétien, c'est-à-dire le disciple de Jésus, à savoir la rencontre personnelle d'amitié avec le Christ. Il me plaît ici de rappeler encore une fois cette parole lumineuse de Benoît XVI dans sa première encyclique : « A l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas

une décision éthique ou une grande idée, il y a une rencontre avec un événement, une personne qui donne à la vie un nouvel horizon et, par là, son orientation décisive » (*Dieu est amour* n. 1).

Je vous renvoie volontiers au deuxième grand chapitre de ma première lettre pastorale, *La charité du Christ nous presse – L'urgence de la mission* (21 novembre 2010), intitulé « Un renouveau intérieur » comme source de la mission, qui n'a rien perdu de son actualité. J'y insistais sur l'importance primordiale de la prière dans la vie du chrétien et de nos communautés. J'attirais votre attention sur l'écoute de la Parole de Dieu, quand nous sommes constamment connectés à la « catéchèse » du monde. J'y consacrais un long développement à l'esprit de la liturgie, acte d'adoration par excellence qui donne à la vie du chrétien sa forme spécifique, « dont nulle autre action de l'Église ne peut atteindre l'efficacité au même titre et au même degré » (Constitution du Concile Vatican II sur *La sainte liturgie* n. 7). En ce sens, je profiterai de la publication, que nous espérons prochaine, de la nouvelle édition du Missel romain, dont la traduction a été amendée, pour vous proposer une catéchèse sur la liturgie de l'Eucharistie, afin que nous en vivions plus intensément.

Dans ce chapitre de ma lettre pastorale, je faisais encore une mention particulière du sacrement de la Réconciliation et de l'adoration eucharistique. Et je rends grâce à Dieu pour les deux chapelles d'adoration perpétuelle mises en place à Bayonne et à Pau et pour la fidélité des adoreurs qui s'y relaient 24 h sur 24 depuis 2009, non moins que pour le renouveau de l'adoration qui se fait jour dans les paroisses et la pastorale des jeunes.

2. Le Sacrement de la Pénitence et de la Réconciliation

Malgré l'enseignement récurrent du Pape François sur ce thème, en particulier lors du Jubilé de la Miséricorde, le sacrement de la Pénitence et de la Réconciliation n'est toujours pas redevenu central dans la vie de nos communautés. Je ne suis pas sûr en effet d'avoir été assez convainquant pour montrer le bien-fondé de la forme ordinaire de ce sacrement, avec confession et absolution personnelles, même si les

absolutions générales tendent à disparaître. Les jeunes, en revanche, le découvrent avec bonheur dans les activités que le service diocésain leur propose. C'est le témoignage que donnent aussi les personnes qui y recourent régulièrement, pour grandir dans une foi vivante, et ceux qui le redécouvrent après des années de désaffection.

Si ce sacrement doit être au centre de la vie chrétienne, c'est parce que la première mission que le Christ ressuscité a confiée à ses apôtres, au soir de Pâques, est précisément celle du pardon des péchés et de la Réconciliation pour laquelle il venait d'offrir sa vie sur la croix, en sacrifice d'expiation : « Il souffla sur eux et il leur dit : *Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les maintiendrez, ils leur seront maintenus* » (Jn 20, 22-23). Comme l'Église l'a très tôt compris dans sa pratique pluriséculaire de ce sacrement, le discernement spirituel évoqué ici par Jésus exige un dialogue personnel entre le prêtre et le pénitent, et à travers lui entre le Christ et le pécheur. C'est le sacrement par excellence de la croissance et de la vigilance, sans laquelle nous sommes exposés au risque de la « corruption spirituelle » dont le Pape François nous entretient dans son exhortation apostolique sur la vocation à la sainteté dans le monde actuel (cf. *Soyez dans la joie et l'allégresse*, n. 164-165).

La perte du sens du péché est sans aucun doute liée à la perte du sens de Dieu, mais aussi à « l'abaissement des valeurs morales, précisément parmi les hommes d'Église » (Joseph Ratzinger, *Le sel de la terre*, 1997). En outre, il y aurait moins de divisions dans les couples et les familles, dans l'Église et dans le monde, si nous recourrions plus fréquemment au sacrement de la Pénitence et de la Réconciliation. Je demande à nouveau instamment à mes frères prêtres d'en privilégier la proposition dans leur ministère de prédication et d'accompagnement.

3. À Jésus par Marie

Pour ma part, je rends grâce à Dieu d'avoir pu approfondir ma vie de prière, durant ces dix années. Ma fidélité à la liturgie des heures, devenue une réelle nourriture, à la méditation quotidienne de la Parole de Dieu, à l'oraison ou à l'adoration eucharistique où je peux me déchar-

ger de mon fardeau sur le Seigneur qui prend soin de moi (cf. *Ps* 54, 23), à la messe quotidienne et à la récitation chaque jour du chapelet, n'a cessé de grandir et est le rocher sur lequel je peux m'appuyer pour accomplir mon ministère. Je fais chaque jour davantage l'expérience de ces paroles du psalmiste : « Si le Seigneur ne bâtit la maison, les bâtisseurs travaillent en vain ; si le Seigneur ne garde la ville, c'est en vain que veillent les gardes » (*Ps* 126, 1), ou bien encore : « Fais confiance au Seigneur et Lui, il agira » (*Ps* 36, 5). A travers le poids du ministère épiscopal, parfois les épreuves et les adversités, j'ai pu expérimenter la puissance de la prière, la mienne pauvre et celle de tous ceux, si nombreux, qui m'assurent quotidiennement de leur prière et que je veux remercier de tout cœur. Malgré mes limites et mes maladresses, je vois bien que c'est le Seigneur qui guide mes pas : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » (*Jn* 15, 5), dit Jésus à ses disciples.

Ma dévotion à la Vierge Marie, à laquelle j'ai voulu consacrer mon ministère le jour même de mon ordination épiscopale, n'a pas cessé de croître, en particulier au contact du *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge* de saint Louis-Marie Grignon de Montfort dont je lis un passage chaque soir et dont je perçois toujours plus l'étonnante actualité. Je crois beaucoup à cette consécration, que je récite chaque jour selon la formule de saint Louis-Marie, pour renouveler ma consécration baptismale à Jésus et en vivre plus radicalement.

La consécration du diocèse aux deux Cœurs unis de Jésus et Marie, c'est-à-dire, selon l'adage de l'École française, à *Jésus par Marie*, que nous avons faite solennellement à la Pentecôte 2014, n'avait pas d'autre intention, en plus de nous assurer la protection promise par le Seigneur et la Vierge Marie à ses enfants. J'en avais explicité le bien-fondé dans ma lettre pastorale *Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes*, publiée pour le Carême 2014.

III.

UN GUETTEUR QUI ALERTE

Le Cardinal Jean-Pierre Ricard m'avait encore invité à être un guetteur : « (L'évêque) est ce guetteur qui doit éclairer son peuple : *Fils d'homme, je t'ai fait guetteur pour la Maison d'Israël. Lorsque tu entendas une parole de ma bouche, tu les avertiras de ma part (Ez 3, 17)*. Il est du devoir de l'évêque d'alerter son peuple, ses contemporains sur les dérives possibles d'une société qui ne respecterait pas la dignité de tout être humain ou qui tolérerait en son sein des toxines qui risqueraient de lui être fatales. Si les évêques interviennent dans le domaine social ou politique, ce n'est pas pour *faire de la politique*, comme le dit le langage courant, mais c'est pour être fidèles à un message qui concerne le destin de tout homme et de toute société ». Je lui faisais écho, à la fin de la célébration, en m'adressant directement aux élus, que je remerciais pour leur présence : « Nous serons à vos côtés, chaque fois que ce sera nécessaire, pour défendre la dignité de la personne humaine depuis sa conception jusqu'à sa mort naturelle, ou pour promouvoir la famille, *le socle sur lequel repose toute société*, fondée sur l'union d'un homme et d'une femme ouverts à la vie ».

1. En raison de l'actualité

De nombreux événements, comme le Congrès international pour la Vie que nous avons organisé à Biarritz en 2012, m'ont donné l'occasion de tenir parole, en m'engageant dans la défense de la vie et de la famille qui ont été, ces dernières années, si menacées et agressées, et continuent de l'être : je pense aux lois de bioéthique de 2011, modifiées en 2013 et autorisant l'expérimentation sur les embryons surnuméraires conçus dans le cadre d'une PMA en l'absence d'un projet parental ; à la loi Taubira ouvrant le mariage pour tous, entendez pour les couples de personnes de même sexe ; à la campagne actuelle pour élargir la PMA aux femmes seules et aux couples de femmes, voire autoriser la GPA, dans le cadre d'une énième révision des lois de bioéthique, et celle récurrente sur le droit à l'euthanasie ...

2. Alerter les consciences, même à contre-courant

Mon engagement a été conforme à cette mission de guetteur, même si j'ai souvent dû ramer à contre-courant, m'attirant les foudres de quelques élus, jusque dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale, la défiance et la critique de certains diocésains. Sans doute des maladresses de langage et une certaine rudesse du propos ont-elles contribué à engendrer des incompréhensions, d'autant plus que je faisais l'objet d'une surenchère médiatique à charge. Mais je me suis aussi heurté, y compris dans nos rangs, à des idéologies tenaces, plus héritées de l'esprit du monde que de l'Évangile, et qui participent à la « déconstruction » de l'Église et de la société.

Je n'en étais pas moins dans mon rôle. Et je me sens conforté par ces souvenirs biographiques du Cardinal Joseph Ratzinger, évoquant sa nomination comme archevêque de Munich : « On parle beaucoup aujourd'hui de la mission prophétique de l'Église. Ce mot est parfois employé à tort. Mais il est vrai, pourtant, que l'Église ne doit jamais pactiser avec l'esprit du temps. Elle doit interpellier les vices et les dangers de l'époque ; elle doit s'adresser à la conscience des puissants [...] Comme évêque, je me sentais obligé de remplir cette mission [...] J'entendais résonner à mes oreilles les paroles de la Bible et des Pères de l'Église, qui condamnent avec la plus grande rigueur les bergers qui sont comme des chiens muets et, pour éviter des conflits, laissent le poison se répandre. La tranquillité n'est pas le premier devoir du citoyen, et un évêque qui ne chercherait rien d'autre qu'à éviter les ennuis et à camoufler le plus possible tous les conflits est pour moi une vision repoussante » (*Le sel de la terre*, 1997). Le mot d'ordre de saint Jean Paul II, au tout début de son Pontificat, me rejoint à quarante ans de distance : « N'ayez pas peur ! ». Et le Pape François, évoquant justement le martyr de saint Jean-Baptiste, « mort pour la cause de la vérité, lorsqu'il a dénoncé l'adultère du roi Hérode et d'Hérodiade », s'écria : « N'ayez pas peur d'aller à contre-courant » (Angélus du 23 juin 2013).

Quand la Vérité sur la vie, le mariage, la famille et la dignité de la personne humaine, qui font partie du dessein créateur de Dieu, est attaquée, nous devons faire entendre une parole prophétique, non pas

pour gagner une bataille de mots ou d'idées, encore moins une bataille politique, mais pour parler à la conscience des gens, éclairer et réveiller les consciences, sans avoir peur de « blesser les consciences », du moment que l'on s'efforce de ne pas « blesser les personnes », ce que je crois avoir toujours eu à cœur de faire.

IV.

UN VEILLEUR QUI PREND SOIN DE SON PEUPLE

Le Cardinal Ricard poursuivait : « L'évêque est ce pasteur qui veille avec soin sur le peuple qui lui est confié. Avec les prêtres et les diacres, ses collaborateurs dans le ministère apostolique, il veille à la dynamique missionnaire de son Eglise, à sa dimension de communion, toujours à relancer, toujours à retisser ».

1. Veiller à la Communion

A ce propos, je vous renvoie volontiers au troisième et dernier grand chapitre de ma lettre pastorale, *La charité du Christ nous presse*, intitulé : « Une spiritualité de la communion ». Je cherchais à montrer en effet que la communion n'est pas d'abord le résultat d'une négociation ou d'une technique psychologique de la relation, mais s'enracine dans une attitude profondément spirituelle : nous sommes en communion les uns avec les autres dans la mesure où nous sommes intimement unis au Christ dont nous sommes précisément le Corps, dans la diversité de ses membres. Veiller à la communion n'est certes pas chose facile, surtout aujourd'hui où le tissu ecclésial est de plus en plus diversifié. Cela me rappelle cette autre homélie du Cardinal Ricard, conduisant notre délégation du grand ouest de la France à Rome, en septembre 2012, pour notre visite ad limina, où après avoir évoqué l'Évangélisation comme un temps d'épreuve et de combat spirituel, il fit la liste des formes de martyre qui nous attendaient, en concluant : « Il y a aussi le martyre du service de la Communion dans une Église traversée par des tensions redoutables ».

Des liens de Communion toujours à retisser

Je ne peux pas nier que, dans ce registre, ces dernières années, nous avons traversé des heures douloureuses. Depuis dix ans, en effet, le presbyterium de notre diocèse a connu de vrais bouleversements. Si le clergé local, qui fut très nombreux, voire puissant, et homogène, a vieilli et peine à assurer sa relève – je me souviens en particulier de ce

cri d'alarme lancé au conseil presbytéral, il y a quelques années, par un prêtre diocésain : « Nous devons nous poser la question : pourquoi n'enfantons-nous plus de vocations ? » –, des forces neuves nous ont rejoints, parfois venues d'ailleurs, mais pour servir généreusement notre Eglise de Bayonne, Lescar et Oloron : prêtres *fidei donum*, principalement en provenance des jeunes Églises d'Afrique ; communautés nouvelles ; prêtres originaires d'autres Instituts venus nous prêter main forte ; nouveaux prêtres issus du Séminaire diocésain. Des ajustements sont nécessaires, la rencontre des générations est souvent difficile, mais je vis cette évolution comme une grâce qui nous permet d'envisager l'avenir de manière plus sereine. Le Conseil presbytéral reconstitué par élection, précisément à l'heure des conflits qui ont divisé une partie de notre presbyterium et de notre diocèse, est devenu un beau lieu de collaboration des prêtres avec l'évêque dans un esprit de communion, et je rends grâce à Dieu pour la fécondité de ses travaux. C'est vrai aussi des travaux du Conseil pastoral diocésain avec des fidèles laïcs représentant l'ensemble du Peuple chrétien de notre diocèse.

Nous avons tous une responsabilité dans la recherche de la Communion et j'assume volontiers la mienne. Je vous renvoie, en ce sens, à mon homélie pour la messe chrismale du 11 avril 2017. Je n'oublie pas la recommandation du nonce, le 29 août 2008, d'être proche des prêtres. Soyez sûrs que je cherche les moyens d'une toujours plus grande proximité, en particulier à l'égard des prêtres plus jeunes, de ceux qui sont en souffrance, de nos aînés qui ont porté plus qu'à leur tour le poids du jour et de la chaleur et de tous ceux qui fidèlement et humblement, sans bruit, vivent joyeusement leur ministère.

Mes visites pastorales ont été l'occasion d'aller à la rencontre de nos communautés chrétiennes et de dialoguer avec les agents pastoraux, prêtres et laïcs, qui en assurent l'animation au quotidien, dans la joie et dans les épreuves. Si j'insiste davantage ici sur les prêtres, dont je suis appelé à être le père, le frère et l'ami, c'est parce qu'ils sont eux-mêmes, dans leurs communautés respectives, les principes de la communion, ce qui passe nécessairement par la « communion hiérarchique », c'est-à-dire la communion à l'intérieur de la *hiérarchie*. Je sais que ce mot est souvent mal reçu : or il ne signifie pas *pouvoir* sacré, mais *origine*

sacrée. La communion des prêtres avec l'évêque et le Pape, « dans le respect et l'obéissance », souligne en effet qu'il n'y a qu'un seul Souverain Prêtre et Bon Pasteur de son Peuple, le Christ, en qui notre participation à son Sacerdoce trouve précisément son origine.

J'ai bien conscience en même temps que la figure du prêtre est particulièrement mise à mal dans la société d'aujourd'hui, en raison des scandales de quelques-uns, étalés complaisamment dans la presse, et qui par un effet loupe jettent la suspicion et la défiance sur l'ensemble du clergé. Raison de plus pour encourager les prêtres et leur redire toute ma confiance. Raison de plus pour améliorer ma proximité aux prêtres, à tous les prêtres, et instaurer avec eux une vraie relation de confiance mutuelle, dans la mesure bien sûr où ils le voudront bien : je sais bien en effet qu'on ne change pas d'un coup des habitudes et qu'il y aura toujours des prêtres qui préféreront vivre en retrait de leur évêque, même si je le déplore. N'ayez pas peur, chers frères prêtres, d'interpeller votre évêque, de l'appeler au secours, de le solliciter !

Il en va aussi de la fraternité entre les prêtres, à construire sur des fondements solides, à commencer par le partage de la Parole de Dieu qui doit toujours précéder le partage d'expériences, voire le débat. En outre, je privilégierai à l'avenir la constitution d'équipes fraternelles de prêtres engagés ensemble dans la mission.

Un célibat sacerdotal assumé au service de la Communion ecclésiale

Le célibat sacerdotal, si convenant à l'exercice du ministère pastoral des prêtres, est essentiellement ordonné au soin que nous devons prendre du peuple des fidèles. Il nous établit comme signe, on pourrait dire sacrament, du Christ Epoux de l'Église, auquel nous sommes configurés ontologiquement par la grâce du sacrement de l'Ordre. Nous devons aimer l'Église comme le Christ, dont saint Paul nous dit : « Il a aimé l'Église : il s'est livré pour elle [...] Or nul n'a jamais haï sa propre chair ; on la nourrit au contraire et on en prend bien soin. C'est justement ce que le Christ fait pour l'Église » (*Ep* 5, 25. 29). Prendre soin de l'Église, comme d'une épouse, c'est la mission du Pasteur. Encore faut-il être engagé dans une relation d'intimité véritable avec le Christ,

mais aussi dans une fraternité soutenue avec les autres prêtres, et tisser des relations fraternelles avec les fidèles, sans oublier les liens familiaux à cultiver.

Le jour de mon ordination, j'ai affirmé : « J'ai conscience qu'une alliance de type nuptial a été scellée par mon ordination épiscopale avec ce diocèse qui m'est confié par le Saint-Père. Je mesure d'autant mieux la valeur du célibat sacerdotal que l'on reçoit dans l'Église latine, par un engagement libre et mûrement réfléchi, comme un véritable charisme, que je veux vivre en plénitude avec vous, chers frères prêtres, car il est la condition même de la fécondité du don généreux et fidèle de nous-mêmes au service du Peuple de Dieu ; charisme qu'on ne saurait vivre sans une proximité toujours renouvelée avec le Christ ». Je rends grâce à Dieu qui m'a donné, tout au long de ces années, d'expérimenter ces paroles et de progresser dans la signification profonde de la chasteté sacerdotale au service de l'Église.

L'apport précieux de la vie consacrée

A la fin de la célébration de mon ordination, je vous ai encore interpellé en ces termes : « Église de Bayonne, Lescar et Oloron, fais effort pour construire la communion entre toutes tes composantes, dans un grand respect de leurs richesses respectives, car le signe que le monde attend de nous est celui de l'unité et de l'amour dans la dimension de la croix ». Je voudrais m'adresser avec une particulière affection à la composante de la vie consacrée, si représentée dans notre diocèse. J'ai conscience que beaucoup de nos congrégations, tant contemplatives qu'actives, traversent un temps prolongé d'épreuve, touchées de plein fouet par la crise des vocations. Je leur redis ma confiance et je les encourage à persévérer dans une fidélité renouvelée aux charismes de leurs fondateurs.

Malgré le vieillissement et l'essoufflement, ne cédez pas à la tentation du repliement sur vos habitudes et vos propriétés ou d'une « gestion de faillite ». Au contraire, puisez dans la fidélité à votre consécration, dans un grand esprit d'offrande de vous-mêmes et de vos épreuves, une audace prophétique, celle de la prophétesse Anne, âgée de 84 ans :

restée veuve après sept ans de mariage, « elle ne quittait pas le Temple, servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et la prière » (Lc 2, 37) ; elle se préparait ainsi à devenir messagère d'espérance en reconnaissant, dans le petit enfant Jésus, celui qui apporterait la délivrance à Jérusalem. Louez Dieu pour le renouveau de la vie consacrée qui touche certaines communautés nouvelles !

Nous avons grand besoin de votre vie consacrée : si elle est vécue dans l'authenticité d'une vie offerte et donnée à Dieu et aux autres, elle éduque notre attente de la venue du Seigneur, elle nous donne le témoignage que seul Dieu est bon, c'est-à-dire que lui seul mérite d'être aimé de tout son cœur, de tout son esprit et de toute sa force. Les prêtres et les fidèles ont besoin de ce témoignage. Ils ont besoin de votre engagement renouvelé dans la prière : c'est elle qui les soutient dans leurs tâches et dans leurs épreuves. Vous les contemplatifs, vous êtes d'abord au milieu de nous, des « écoles de prière ». Et nous, chers frères et sœurs, allons volontiers à leur rencontre – les bénédictins de Belloc et les bénédictines d'Urt, les carmélites de Bayonne, Oloron et Simacourbe – et demandons-leur surtout de nous partager le trésor qui leur a été confié par le Seigneur : nous apprendre à prier !

2. Veiller à la dynamique missionnaire

L'évêque doit encore veiller à la « dynamique missionnaire de son Église ». Vous savez combien c'est ma préoccupation constante, celle dont je me suis ouvert à vous dès ma première lettre pastorale consacrée précisément à « l'urgence de la mission », et je vous renvoie ici à son premier grand chapitre intitulé : « Un nouvel élan missionnaire ». A travers mes visites pastorales, j'ai appelé avec insistance toutes les communautés à ce renouveau missionnaire. Je vous renvoie, à ce propos, à ma lettre pastorale *Convertissez-vous et croyez à l'Évangile – Plaidoyer pour une Église de disciples-missionnaires* (avril 2013), où, par ailleurs, je prenais acte des événements majeurs qui ont marqué cette année 2013, avec la remise de sa charge par le Pape Benoît XVI et l'élection du Pape François au Siège de Pierre.

La mission fondamentale de l'Église, celle que Jésus a confiée par man-

dat à tous ses disciples, quel que soit leur état de vie ou leur fonction, nous a été rapportée par saint Marc en ces termes : « Allez par le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création » (Mc 16, 15). C'est un commandement qui nous oblige tellement que Jésus ajoute aussitôt, comme pour en souligner l'urgence et la gravité : « Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas, sera condamné » (Mc 16, 16). C'est ce qui arrachera à l'Apôtre Paul ce cri : « Malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile » (1 Co 9, 16). Cette urgence missionnaire détermine même les relations de l'Église avec le monde et la société.

Les laïcs sont collaborateurs des prêtres et coresponsables avec eux de la mission de l'Église

Chers frères et sœurs laïcs, vous avez compris que je ne m'accommoderai pas de la pénurie des vocations sacerdotales et que je chercherai par tous les moyens à donner à nos communautés les prêtres dont elles ont urgemment besoin. Ce n'est pas que je ne vous crois pas capables de suppléer à cette pénurie. D'ailleurs, je rends grâce à Dieu pour les nombreux fidèles, rencontrés en particulier au cours de mes visites pastorales, qui, dans nos paroisses ou nos services, collaborent à l'exercice de la charge pastorale des prêtres. Si l'enseignement, la sanctification et le gouvernement sont les charges spécifiques du ministère ordonné, qui définissent même la participation propre des prêtres à la mission de l'Église, configurés qu'ils sont au Christ, Tête et Pasteur de l'Église, par le sacrement de l'Ordre, vous, vous êtes appelés, par mode de *suppléance*, à y *collaborer*, qui dans l'enseignement par la catéchèse, qui dans la sanctification par le service de la liturgie, qui dans le gouvernement par la participation aux conseils pastoral et économique.

Mais votre responsabilité propre de baptisés et de confirmés est autre, elle vient de votre « caractère séculier », c'est-à-dire de votre insertion dans les réalités du siècle, les réalités temporelles que vous avez la grave responsabilité d'animer chrétiennement à la lumière de la foi et de la Doctrine sociale de l'Église. C'est cela qui vous établit *coresponsables* avec les prêtres de la mission de l'Église : eux, par leur charge pastorale, à laquelle vous pouvez être appelés à collaborer par mode de suppléance ; et vous, par l'annonce de l'Évangile dans le monde de la

famille, du travail, de la vie associative, de l'engagement culturel, social ou politique, ce que personne ne pourra faire à votre place.

Il ne faudrait pas qu'un trop grand investissement des laïcs dans des tâches intra ecclésiales les conduise à désertier le monde, je ne dis pas comme citoyens mais comme chrétiens, c'est-à-dire comme prophètes de la Parole et témoins de l'Amour, autrement dit comme disciples-missionnaires. Il serait fâcheux de voir des laïcs très investis dans leur paroisse et en peine pour transmettre la foi à leurs enfants, ou bien pour témoigner de leur foi dans leur travail ou leur engagement dans la cité.

Communautés chrétiennes fortes et pôles missionnaires

Nous touchons là à la nécessité de constituer des communautés fortes, où se vit intensément la complémentarité des prêtres et des laïcs. Car c'est l'Eglise comme communauté qui est missionnaire ! Prêtres et laïcs sont appelés, chacun dans son identité et la part d'Esprit Saint qui lui a été impartie, à constituer des communautés fraternelles, fondées sur l'égalité de dignité conférée, par la grâce du baptême, à tous les membres du Peuple de Dieu. C'est dans ces communautés, où chacun joue sa partition, où l'on apprend à devenir toujours plus disciples de Jésus, à travers ce qu'il convient d'appeler les cinq essentiels de la vie de l'Eglise – la prière, la formation, la fraternité, le service et l'évangélisation – , que l'on devient missionnaire pour le monde.

Notre réflexion sur les « pôles missionnaires » se situe précisément là : constituer, à l'échelle d'une paroisse ou d'un groupe de paroisses engagées sur un territoire homogène, à l'aide d'une équipe fraternelle de prêtres, une fraternité missionnaire, une communauté forte de prêtres, consacrés et laïcs, où l'on vit plus radicalement la foi et la charité fraternelle, où l'on porte des projets missionnaires en direction de ceux qui sont loin et où l'on est attentif au service des plus pauvres. Ici se situe la valeur ajoutée du diaconat permanent dont j'ai voulu relancer l'appel dans notre diocèse : j'ai eu la joie d'ordonner deux diacres permanents et quatre candidats sont aujourd'hui en formation.

Nécessité d'une conversion pastorale

Il y a là une véritable conversion pastorale qui n'est pas évidente, j'en conviens. Car nous sommes héritiers d'un christianisme de masse, où tout le monde allait à la messe, où la vie de la paroisse était en osmose avec la vie de la société, où le clergé était nombreux et puissant, lui-même issu du peuple auquel il était envoyé. Ce christianisme a disparu et nous ne devons pas rêver de le faire renaître. Il s'est même effondré, ce qui nous pousse à l'humilité. Il nous faut donc repartir du Christ, repartir de petites communautés ecclésiales recentrées sur le Christ, qui cherchent à vivre l'authenticité de la foi et de la charité fraternelle. Il ne s'agit pas de s'enfermer pour autant dans le communautarisme, mais de puiser dans ce recentrement un nouvel élan pour la mission de témoigner et d'annoncer l'Évangile à tous ceux qui sont loin et que les laïcs côtoient quotidiennement dans le monde.

Les prêtres sont appelés à construire ces communautés par l'enseignement, la sanctification au moyen des sacrements, le gouvernement, la conduite du troupeau, l'accompagnement spirituel ; ils sont appelés aussi à se sanctifier eux-mêmes avec les laïcs dans le partage de la Parole et de la vie fraternelle, de telle sorte que se vérifie toujours la belle formule de saint Augustin : « Si pour vous, je suis évêque, avec vous, je suis chrétien ». En étant chrétien avec ses frères, le prêtre échappe au risque du *cléricalisme*, qui consiste à dominer en maître sur le troupeau, à la recherche de ses propres intérêts (cf. 1 P 5, 2-3) ; en étant bien identifié dans son rôle de pasteur, il échappe à la tentation inverse du *démocratisme* et de *l'égalitarisme*.

Les laïcs collaborent à l'exercice de la charge pastorale des prêtres et puisent dans la communauté, ainsi recentrée sur l'essentiel, une conscience et une spiritualité missionnaires, les rendant aptes à inventer de nouveaux chemins pour porter l'Évangile à tous, dans tous les secteurs de la vie des hommes dont ils sont précisément partie prenante. Je note, à ce propos, l'importance qu'il y a à être attentif aux cultures locales, basque et béarnaise, pour rejoindre tous ceux qui, soucieux à juste titre de faire vivre leur langue et leurs traditions, ont parfois déserté l'Église. Je salue en particulier les efforts déployés pour rendre la liturgie en langue basque toujours plus missionnaire.

Pour constituer ces petites communautés, on ne fera pas l'économie d'une formation, comme celle qui est dispensée par le « Parcours Cléophas » qui entend aider les fidèles laïcs, envoyés par leurs curés ou responsables de services, à devenir des disciple-missionnaires.

L'exemple stimulant des réalités ecclésiales nouvelles

Le Cardinal Joseph Ratzinger avait prédit depuis longtemps l'avènement d'un christianisme minoritaire dans une société sécularisée, mais qui se conduirait comme le « petit reste d'Israël », se disposant dans la ferveur à accueillir le Messie, ou comme ces premières communautés chrétiennes disséminées dans le monde païen et dont saint Luc nous donne une saisissante description dans les Actes de Apôtres : « Ils se montraient assidus à l'enseignement des apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières [...] Jour après jour, d'un seul cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple et rompaient le pain dans leurs maisons, prenant leur nourriture avec joie et simplicité de cœur. Ils louaient Dieu et avaient la faveur de tout le peuple. Et chaque jour, le Seigneur adjoignait à la communauté ceux qui seraient sauvés » (Ac 2, 42. 46-47).

Alors que le Christianisme social ou de masse commençait à se fissurer dans nos pays de vieille chrétienté, sous les assauts de la modernité, maintenant de la postmodernité, on assista dans l'Eglise à la floraison de nouvelles réalités ecclésiales suscitées par l'Esprit Saint, avec ce même désir ardent de vivre ce christianisme communautaire, avec tous les états de vie. L'année sainte promulguée en 1975 par le Pape saint Paul VI en fut même comme un puissant stimulant. Ce ne fut pas facile à admettre par tous, malgré les encouragements répétés des Pontifes romains. Le Cardinal Ratzinger, qui fut très attentif à ces communautés nouvelles, affirmait, alors qu'il était Préfet de la Congrégation pour la Foi : « On peut toujours élever des objections contre les mouvements isolés de néo-catéchuménat ou des Focolari, etc., mais il y a là en tout cas des phénomènes innovateurs. Ici, le christianisme est vécu comme une nouveauté et il est ressenti soudain, par des hommes qui viennent souvent de très loin au-dehors, comme une chance de vivre, et de pouvoir vivre dans ce siècle » (*Le sel de la terre*, 1997). Je me réjouis, en ce

sens, de pouvoir compter sur le témoignage fervent de diverses réalités ecclésiales nouvelles dans notre diocèse : Communauté des Béatitudes, Communauté de l'Emmanuel, Réjouis-toi, Palavra Viva, Chemin néo-catéchuménal, Famille missionnaire de Notre-Dame...

Des Oasis dans le désert

Ce que cherchent à vivre ces communautés, parfois hors Institution, nous sommes appelés aujourd'hui à le mettre en œuvre dans nos pôles missionnaires. En effet, le but n'est pas d'abord de remplir nos églises, mais de proposer à nouveau un christianisme vécu authentiquement, c'est-à-dire de « faire des disciples », qui est la première tâche confiée par Jésus à ses apôtres en les envoyant en mission (cf. *Mt* 28, 18-20). C'est à partir de ces communautés ferventes et vivantes que l'Évangile, qui est pour tous, en vertu d'un témoignage renouvelé, pourra à nouveau atteindre ceux qui sont loin et qui n'en ont pas moins soif de vérité, d'amour et de rédemption. Ainsi pourront se réaliser ces paroles prophétiques du Concile Vatican II : « C'est pourquoi ce peuple messianique, bien qu'il ne comprenne pas encore effectivement l'universalité des hommes et qu'il garde souvent les apparences d'un petit troupeau, constitue cependant pour tout l'ensemble du genre humain le germe le plus sûr d'unité, d'espérance et de salut. Établi par le Christ pour communier à la vie, à la charité et à la vérité, il est entre ses mains l'instrument de la Rédemption de tous les hommes ; au monde entier il est envoyé comme lumière du monde et sel de la terre (cf. *Mt* 5, 13-16) » (*Lumen Gentium* n. 9).

Dans son exhortation apostolique *Soyez dans la joie et l'allégresse* (9 avril 2018), sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel, le Pape François pointe quelques caractéristiques de la sainteté pour notre temps. Parmi elles, il souligne l'importance de la communauté : « La communauté, écrit-il, est appelée à créer ce lieu théologal où l'on peut faire l'expérience de la présence mystique du Seigneur ressuscité. Partager la Parole et célébrer l'Eucharistie fait davantage de nous des frères et nous convertit progressivement en communauté sainte et missionnaire » (n. 142). Il est à souhaiter que nous formions ces petites communautés qui relanceront la dynamique missionnaire, et qui doivent être comme des

Oasis au milieu du désert, où l'on peut se ressourcer avec ses frères, mais qui demeurent ouvertes, et d'où l'on repart pour mieux accomplir son itinérance dans le désert, à la recherche de la brebis égarée (cf. *Lc* 15, 4).

V.

ÉVEILLEUR DE VOCATIONS

Le Cardinal Ricard ajoutait : « Veilleur, l'évêque doit être aussi un éveilleur, en particulier un éveilleur de vocations. Je pense aux vocations sacerdotales dont l'urgence première doit être au cœur des préoccupations de tous... ». J'avais moi-même fait écho à cette recommandation en voyant les séminaristes présents au jour de mon ordination, venus parfois de loin – Communauté Saint-Martin, Séminaire de Toulon, Séminaires *Redemptoris Mater* de Toulon et Marseille etc. : « Quand je contemple cette couronne de séminaristes, j'avoue que je me prends à rêver, à moins que je n'aie une vision prophétique » !

1. Importance de la prière pour les vocations

La première charité pastorale de l'évêque, à l'instar de Jésus lui-même, c'est de donner des pasteurs à son peuple. Alors qu'il est encore au début de son ministère public, en effet, comme l'atteste l'évangile, « à la vue des foules, Jésus fut saisi de pitié, car ces gens étaient las et prostrés comme des brebis qui n'ont pas de berger. Alors il dit à ses disciples : la moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux ; priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson » (*Mt* 9, 36-38). La pénurie des vocations a-t-elle le même effet sur nous ? Sommes-nous empressés de répondre à cette invitation de Jésus ?

La prière pour les vocations est le moyen privilégié que Jésus inspire à son Église pour susciter des vocations au Sacerdoce. Elle est l'expression de notre compassion pour ceux qui sont sans berger. Si nous avons pu ouvrir une Propédeutique en 2009 et rouvrir le Séminaire diocésain en 2010, c'est assurément à cause de la prière des fidèles et en particulier dans les deux chapelles d'adoration perpétuelle mises en place précisément dans ce but. C'est ainsi que se sont présentés à nous des jeunes désireux de devenir prêtres pour le diocèse de Bayonne, même s'ils ne sont pas tous originaires de nos communautés locales. Et je rends grâce à Dieu d'avoir pu ordonner, depuis dix ans, 14 prêtres pour le service de notre diocèse. Aujourd'hui, nous comptons deux

Séminaires : le Séminaire diocésain des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, qui forme des prêtres diocésains ayant vocation à servir l'Église qui est ici, et le Séminaire diocésain international *Redemptoris Mater* Saint Jean Paul II, qui regroupe des jeunes issus du Chemin néo-catéchuménal ayant vocation à servir les missions de cette réalité ecclésiale partout dans le monde, non sans être tenus d'exercer un ministère dans le diocèse de Bayonne où ils seront incardinés.

La crise des vocations est encore présente dans notre diocèse. Les effectifs du Séminaire demeurent modestes et fragiles. Pour la première fois, cette année, nous n'avons pas accueilli de propédeutes. Je vous appelle donc à ne pas relâcher vos efforts de prière pour les vocations. C'est une urgence qui doit être au cœur de nos préoccupations à tous, pas seulement ceux qui se relaient fidèlement dans nos chapelles d'adoration et qui pourraient être encore plus nombreux.

2. La prière pour les vocations dans la vie quotidienne de nos communautés

Mais il faut que cette préoccupation soit quotidienne dans les paroisses et dans les familles : je propose même qu'une prière simple pour les vocations soit dite à la fin de chaque eucharistie dans toutes nos communautés, tant pour les vocations sacerdotales que pour les vocations religieuses, et qu'elle fasse partie de la prière en famille. Elle exprimerait ainsi notre volonté à tous d'obtenir du Seigneur de saintes vocations pour le service de notre diocèse et donnerait, en particulier auprès des enfants et des jeunes, une plus grande visibilité à cet appel à suivre le Christ dans le Sacerdoce ou la vie consacrée.

J'ai demandé au Service diocésain de la Pastorale des jeunes et des vocations de concevoir un petit manuel de prières et de textes pour vous aider dans cette démarche. En outre, nous reconstituerons dans les zones territoriales de notre diocèse des équipes vocationnelles portant davantage ce souci, avec toute latitude pour proposer dans les communautés des initiatives : veillées de prière, démarches de pèlerinage, rencontres de témoins en particulier en direction des enfants du catéchisme et des jeunes... Dans la mesure où nous sommes unis à Jésus

par l'Eucharistie et où nous portons du fruit dans nos vies, le fruit de la charité fraternelle en particulier, alors nous croyons que notre prière communautaire sera exaucée : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon Nom, il vous l'accordera » (Jn 15, 16), dit Jésus à ses disciples dans les discours après la Cène, alors qu'ils viennent de communier au Corps et au Sang du Christ et que Jésus leur a donné son commandement nouveau.

3. Les jeunes, la foi et le discernement vocationnel

Vous reconnaîtrez ici le thème du Synode ordinaire des évêques d'octobre 2018 qui a porté son attention sur les jeunes dans leur rapport à la foi et au discernement vocationnel. Cela nous confirme dans l'importance que revêt la pastorale des jeunes dans notre diocèse et je remercie tous ceux qui, ces dernières années, ont assumé la responsabilité de cette mission si délicate aujourd'hui. J'en ai fait une priorité, dès le début de mon épiscopat.

Avec les jeunes, durant ces dix ans, j'ai vécu de nombreux temps forts qui, je le sais, ont compté pour l'orientation de la vie de beaucoup, y compris dans l'engagement qu'ils ont pris au service du Christ et de l'Église, tous états de vie confondus. Je pense à ces trois JMJ inoubliables que nous avons vécues, d'abord à Madrid en 2011, avec le Pape Benoît XVI, où nous avons eu la grâce d'être diocèse d'accueil pour 1200 jeunes venus de onze nationalités différentes ; puis à Rio de Janeiro en 2013 et à Cracovie en 2016, avec le Pape François. Je pense aussi aux journées diocésaines qui sont mises en place chaque année et qui offrent aux jeunes des diverses tranches d'âge des moments forts de prière, de réflexion, de témoignages et de partage. Il y a aussi la vitalité des mouvements, très particulièrement les Scoutismes et le MEJ. Les aumôneries de l'enseignement public, mais aussi les aumôneries paroissiales qui se développent, les patronages, les aumôneries des étudiants et les jeunes professionnels continuent, même si c'est pour un nombre moins important qu'autrefois, de faire des propositions où les jeunes se retrouvent. Je constate que les propositions explicitement spirituelles trouvent un excellent écho auprès d'eux. Je n'oublie pas non plus les jeunes de l'enseignement catholique qui participent avec en-

thousiasme au pèlerinage annuel de l'HBB à Lourdes et qui amènent à notre hospitalité chaque année de nouveaux engagés pour le service de nos frères et sœurs malades et handicapés...

Je suis très fier de la « Maison Samuel », internat catholique de garçons, qui rassemble des jeunes volontaires de la 5^{ème} à la Terminale, scolarisés dans les établissements d'enseignement catholique de Bayonne, et à qui l'on offre une vie d'études, de service, de partage fraternel vécue dans une atmosphère de foi : excellente école du discernement vocationnel au sens large, où l'on cherche à découvrir, dans une relation personnelle avec Dieu – cultivée dans l'expérience de l'oraison et de l'adoration, l'écoute de la Parole de Dieu, la catéchèse, les sacrements d'Eucharistie et de Réconciliation, voire dans l'accompagnement spirituel –, la volonté de Dieu dans sa vie.

Au contact des jeunes et à l'écoute du témoignage de nombreux animateurs, j'ai conscience que les sujets proprement religieux font recette. Je pense par exemple à la proposition de Taizé qui attire, chaque année de nombreux jeunes de notre diocèse.

Nous rejoignons ici la pédagogie de Jésus devant la question du jeune homme riche sur le sens à donner à sa vie, qui reste la question existentielle par excellence des jeunes d'aujourd'hui, même s'ils ne savent pas toujours la formuler de manière aussi explicite. A la question « Bon Maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ? », Jésus répond sans détours : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon » (Mc 10, 17-18). Autrement dit : Dieu seul mérite d'être aimé de tout son cœur, de tout son esprit et de toute sa force ; si Dieu n'a pas la première place dans notre vie, ne nous étonnons pas si nous ne sommes pas heureux ! Au fond, Jésus rappelle le premier commandement de l'amour de Dieu, en dehors duquel, il n'est pas vraiment possible d'aimer son prochain de manière désintéressée.

J'ai la conviction que la question de Dieu doit être remise au centre de la pastorale des jeunes. C'est le fondement même de la construction de la personne et du chrétien, y compris dans son approche de la question morale. Dans une lettre adressée à tous les évêques du monde entier,

le pape Benoît XVI l'avait exprimé de manière très claire : « À notre époque où dans de vastes régions de la terre la foi risque de s'éteindre comme une flamme qui ne trouve plus à s'alimenter, la priorité qui prédomine est de rendre Dieu présent dans ce monde et d'ouvrir aux hommes l'accès à Dieu. Non pas à un dieu quelconque, mais à ce Dieu qui a parlé sur le Sinaï ; à ce Dieu dont nous reconnaissons le visage dans l'amour poussé jusqu'au bout (cf. *Jn* 13, 1) – en Jésus Christ crucifié et ressuscité. En ce moment de notre histoire, le vrai problème est que Dieu disparaît de l'horizon des hommes et que tandis que s'éteint la lumière provenant de Dieu, l'humanité manque d'orientation, et les effets destructeurs s'en manifestent toujours plus en son sein » (*Lettre aux évêques catholiques* du 10 mars 2009).

D'où l'importance pour les jeunes de rencontrer des hommes et des femmes adultes qui mettent Dieu à la première place dans leur vie et dont la vie en est transformée : c'est la grande responsabilité des éducateurs chrétiens – prêtres, animateurs d'aumônerie, chefs d'établissements et enseignants de l'Enseignement catholique... – surtout quand les parents ou grands-parents, que nous n'avons pas à juger pour autant, se sont éloignés ou bien sont tentés, par générosité sans doute, de réduire la foi à un engagement social.

4. La famille, lieu vocationnel par excellence

J'ai bien conscience que, pour une part qui n'est pas négligeable, la crise des vocations au don total de soi dans la vie consacrée ou le sacerdoce est liée à la crise de la famille.

C'est la raison pour laquelle, j'ai souhaité que la Pastorale familiale soit renouvelée dans notre diocèse, tant la famille est menacée d'éclatement, voire agressée dans le monde d'aujourd'hui. Or la famille est la cellule de base de la société ; elle est aussi la première Église, l'Église domestique, où la personne doit pouvoir trouver sa structuration interne et son initiation chrétienne.

Dans l'exhortation apostolique post-synodale *Amoris Laetitia – La joie de l'amour* –, le Pape François insiste sur l'amour véritable comme élé-

ment structurant de la famille. C'est à sa lumière, moyennant le secours de la grâce, qu'il convient de construire une pastorale attentive aux processus de croissance, en particulier dans la préparation au sacrement de mariage et dans l'accompagnement des couples et des familles, et aux situations difficiles à accompagner et à intégrer avec discernement.

Les propositions diocésaines faites en direction des fiancés, des pères et mères de famille, des couples, des séparés fidèles, vont dans ce sens, en lien avec tous les mouvements de spiritualité conjugale et les communautés nouvelles qui mettent la famille au premier chef de leurs préoccupations. Sans oublier les personnes divorcées et engagées dans une nouvelle union civile qui ont le droit d'être considérées d'abord comme des baptisés, membres de l'Église, objet de la sollicitude pastorale de l'évêque et des prêtres.

Les « accueils Louis et Zélie », que la Pastorale familiale a mis en place dans notre diocèse et qui se développent bien au-delà désormais, sont une initiative innovante qui offre, tel un « hôpital de campagne », selon l'expression suggestive du Saint-Père, aux personnes blessées dans leur affectivité, une écoute et une relation d'aide de type ecclésial et spirituel, bien adaptée aux détresses et aux blessures familiales de notre temps.

La famille est le terreau privilégié de la transmission de la foi et de l'éclosion des vocations. Et je dois dire, en ce sens, que de nombreuses jeunes familles rencontrées ici ou là ou bien les familles engagées dans les nouvelles réalités ecclésiales, sont pour moi un grand sujet d'action de grâce et d'espérance.

VI.

SAINTETÉ ET COMBAT SPIRITUEL

1. Vocation commune à la sainteté

L'exhortation apostolique du Pape François sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel arrive à point nommé : elle nous rappelle que nous sommes tous appelés à la sainteté, c'est la vocation fondamentale du chrétien, dont personne ne saurait s'exempter. C'est la première grande réforme dont l'Église a besoin, comme le Saint-Père semble nous le dire en nous proposant à nouveau ce « haut degré de la vie chrétienne ordinaire ». La sainteté est à la fois un *don*, celui de notre baptême qui a fait de nous des enfants de Dieu, et une *tâche* à accomplir, celle du chemin de croissance que nous avons à parcourir, quels que soient les obstacles, les adversités ou les chutes possibles, pour parvenir à la plénitude du Royaume des Cieux : « Alors nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est » (1 Jn 3, 2). Jésus lui-même nous a indiqué les *Béatitudes* (cf. Mt 5, 1-12) comme le chemin par excellence de la sainteté, que nous ne pouvons parcourir qu'avec l'aide de l'Esprit Saint que le Seigneur ne cesse de nous offrir dans sa Parole et ses Sacrements : « Les béatitudes, écrit le Pape, ne sont nullement quelque chose de léger ou de superficiel, bien au contraire ; car nous ne pouvons les vivre que si l'Esprit Saint nous envahit avec toute sa puissance et nous libère de la faiblesse de l'égoïsme, du confort, de l'orgueil » (*Soyez dans la joie et l'allégresse*, n. 65).

2. Nous avons besoin de la Communion des saints

Pour grandir dans la Sainteté, nous avons besoin de l'Église, c'est-à-dire de la Communion des Saints, dans tous ses états. Il y a d'abord l'Église de la terre, appelée Église militante, car nous avons besoin de l'aide de nos frères et sœurs pour nous encourager mutuellement à la sainteté : c'est le bien-fondé de la communauté chrétienne que nous avons évoqué plus haut. Il y a ensuite l'Église du Ciel, l'Église triomphante, celle des saints et saintes qui intercèdent pour nous : ceux dont l'héroïcité des vertus a été reconnue et qui ont été béatifiés ou canonisés, mais qui

peuvent nous comprendre parce qu'ils ne sont pas nés sous une meilleure étoile que nous et ont été confrontés aux mêmes faiblesses et aux mêmes limites que nous ; ceux aussi que saint Jean Paul II appelait « les soldats inconnus de la sainteté », ceux qui ne se sont pas illustrés par des œuvres extraordinaires ou des vertus héroïques, mais qui « malgré des imperfections et des chutes, sont allés de l'avant et ont plu au Seigneur » (*Soyez dans la joie et l'allégresse*, n. 3) ; comme le dit encore le Saint-Père : « Et parmi eux, il peut y avoir notre propre mère, une grand-mère ou d'autres personnes proches » (*Ibid.*), qui peuvent d'autant plus nous aider qu'ils nous sont plus proches. Il y a enfin l'Église souffrante, celle de nos défunts qui attendent leur délivrance définitive au Purgatoire, à travers des purifications passives dont ils portent le désir au plus intime d'eux-mêmes : ils ont besoin de notre charité fraternelle, à travers notre prière, les messes que nous faisons célébrer pour eux, l'indulgence que nous sollicitons pour eux. La Communion des Saints est une grande famille où nous sommes tous interdépendants, « membres les uns des autres » (*Rm 12, 5*). Nous ne pouvons pas avancer dans la sainteté sans faire l'expérience de la Communion des saints.

Il me plaît de faire mémoire ici de deux saints qui ont marqué la vie de notre diocèse ces dernières années. Il y a d'abord l'abbé Louis-Edouard Cestac (1801-1868), vicaire à la Cathédrale de Bayonne et fondateur des Servantes de Marie, qui a été béatifié à Bayonne le 31 mai 2015, au cours d'une célébration inoubliable à la Cathédrale, présidée par le Cardinal Amato, légat du Pape ; je vous renvoie à ma lettre pastorale *Ne me demande que mon esprit* (1^{er} mars 2015) que je vous ai adressée pour accompagner cet événement majeur de la vie de notre diocèse. Il y a eu aussi la canonisation à Rome, le 17 mai 2015, de sainte Mariam de Jésus crucifié (1846-1878), petite palestinienne qui fut carmélite au Carmel de Pau, qu'elle appelait sa maison paternelle, et dont la mémoire et la dévotion sont entretenues par les Pères de Bétharram.

3. La sainteté de l'Église, à l'œuvre dans le monde, est menacée par le péché

Comme l'affirme encore le Saint-Père : « La sainteté est le visage le plus beau de l'Église » (*Soyez dans la joie et l'allégresse* n. 9) ! Alors que

l'image de l'Église renvoyée par les médias est défigurée, en raison des scandales causés par tel ou tel de ses membres, il est bon de promouvoir cet autre visage de l'Église dont les saints sont le reflet permanent dans le monde : ceux qui sont chaque semaine béatifiés ou canonisés, comme ceux que le Pape François appelle « les saints de la porte d'à côté », qui vivent, le plus souvent discrètement, au milieu de nous, et que l'on peut reconnaître « chez ces parents qui éduquent avec tant d'amour leurs enfants, chez ces hommes et ces femmes qui travaillent pour apporter le pain à la maison, chez les malades, chez les religieuses âgées qui continuent de sourire » (n. 7). Et l'on pourrait ajouter : chez ces prêtres, la grande majorité des prêtres, qui se donnent fidèlement et généreusement au service de tous, sans acception des personnes. Il ne s'agit certes pas de minimiser ou d'étouffer les scandales, mais de déplorer l'insistance malsaine qui conduit à faire croire, dans l'opinion publique, que l'Église est tout entière pervertie et que tous les prêtres sont sous le coup d'une suspicion honteuse.

Scandales et justice

Certes, les scandales nécessitent un traitement de justice. Et on peut dire que l'Église de France, au moins depuis l'an 2000, à la suite de Benoît XVI et du Pape François, a pris progressivement des mesures que les autres Institutions pourraient bien lui envier. Beaucoup d'actions ont été engagées pour protéger les enfants, les jeunes et les personnes vulnérables : campagnes de prévention ; programmes de formation en direction des acteurs de la pastorale des enfants et des jeunes, et des futurs prêtres en particulier ; collaboration avec les autorités judiciaires en vue d'appliquer de justes peines aux coupables ; écoute et accompagnement des victimes, en particulier à travers la mise en place de cellules d'accueil et d'écoute, comme dans notre diocèse ; recul de la conspiration du silence qui ne fut pas seulement le fait des évêques, mais de beaucoup d'autres institutions, parfois même des familles et des fidèles qui se taisaient, alors qu'ils savaient ; mise en place d'une commission indépendante...

Appel communautaire à la conversion

Il faut aussi faire de ces scandales, qui affectent certains membres de l'Église, l'occasion d'une expérience communautaire de conversion et de réparation, dans la plus pure tradition prophétique du Peuple d'Israël et dont Jésus nous a donné le suprême exemple : tandis que le monde – comme ces Pharisiens qui pactisaient par intérêt avec l'occupant romain et qui se targuaient de ne pas être « rapaces, injustes, adultères » (*Lc* 18, 11) comme les publicains et les pécheurs – traque et condamne les coupables, Jésus déclare : « Que celui d'entre vous qui est sans péché leur jette la première pierre » (*Jn* 8, 7). Mieux : « Celui qui n'avait pas connu le péché, Il l'a fait péché pour nous » (*2 Co* 5, 21). En effet, Jésus a pris sur lui nos péchés et il nous appelle à faire de même.

C'est le sens de cette expérience pénitentielle communautaire de jeûne et de prière à laquelle nous sommes invités par le Pape François (*Lettre au Peuple de Dieu*, 20 août 2018). Cette démarche manifeste la dimension ecclésiale de la conversion : « Ainsi nous, à plusieurs, nous ne formons qu'un seul corps dans le Christ, étant chacun pour sa part, membres les uns des autres » (*Rm* 12, 5), nous dit saint Paul. Dans sa pratique de la Pénitence, l'Église l'a très tôt compris : il est loin le temps de la Pénitence publique où les pénitents constituaient un groupe à part dans les célébrations liturgiques. Au début du Carême, on imposait les Cendres aux seuls pécheurs publics, alors qu'ils venaient confesser personnellement leur péché devant l'évêque : celui-ci leur donnait une pénitence proportionnée, souvent lourde, dont ils devaient s'acquitter avant de recevoir l'absolution qui leur était accordée personnellement par l'évêque, au seuil du triduum pascal. Aujourd'hui, au début de la sainte quarantaine, nous nous reconnaissons tous pécheurs et nous nous engageons dans une démarche solidaire de conversion, si bien exprimée par la prière émouvante du Prophète Baruch, au nom du Peuple d'Israël : « Au Seigneur notre Dieu la justice, mais pour nous, la honte au visage, comme il en est aujourd'hui, pour l'homme de Juda et les habitants de Jérusalem, pour nos rois et nos princes, pour nos prêtres et nos prophètes, pour nos pères, parce que nous avons péché devant le Seigneur, nous lui avons désobéi et n'avons point écouté la voix du Seigneur notre Dieu, pour marcher selon les ordres que le Seigneur

avait mis devant nous [...] Nous n'avons pas écouté la voix du Seigneur notre Dieu, selon toutes les paroles des prophètes qu'il nous envoya ; nous sommes allés, chacun suivant l'inclination de son cœur mauvais, servir d'autres dieux, faire ce qui déplaît au Seigneur notre Dieu » (*Ba* 1, 15-22). Les célébrations communautaires du pardon – avec confession et absolution personnelles – ont été mises en valeur par le Concile Vatican II, précisément pour nous aider à prendre la mesure de cette dimension ecclésiale de la Pénitence et de la Réconciliation.

Solidarité dans le péché

L'envers de la Communion des saints, c'est notre solidarité dans le péché qui exprime aussi, par la négative, le Mystère de l'Église, Peuple de Dieu et Corps du Christ. Comme l'écrit le Pape : « Cette conscience de nous sentir membre d'un peuple et d'une histoire commune nous permettra de reconnaître nos péchés et nos erreurs du passé avec une ouverture pénitentielle susceptible de nous laisser renouveler de l'intérieur » (*Lettre au Peuple de Dieu* n. 2). Il ne s'agit pas pour autant de dédouaner ceux qui se sont rendus coupables d'actes graves, voire de crimes, et je répète qu'ils méritent de justes peines, mais toujours dans un but médicinal, parce que « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive » (*Ez* 33, 11), tout cela dans la perspective de la Rédemption.

En revanche, il s'agit de reconnaître que nous aussi nous sommes pécheurs : « La dimension pénitentielle du jeûne et de la prière nous aidera en tant que peuple de Dieu à nous mettre face au Seigneur et face à nos frères blessés, comme des pécheurs implorant le pardon et la grâce de la honte et de la conversion, et ainsi à élaborer des actions qui produisent des dynamismes en syntonie avec l'Évangile » (*Ibid.*). C'est que la frontière entre la justice et le péché ne passe pas à l'extérieur de nous, mais à l'intérieur de notre propre cœur. Et si nous sommes exempts de tels actes répréhensibles, reconnaissons que c'est pure miséricorde : « Car nous aussi, autrefois, nous étions insensés, révoltés, égarés, esclaves de toutes sortes de convoitises et de plaisirs [...] Mais lorsque Dieu, notre Sauveur, a manifesté sa bonté et son amour pour les hommes, il nous a sauvés, non pas à cause de la justice de nos propres actes, mais par miséricorde » (*Tt* 3, 3-5).

C'est l'Eucharistie qui fait l'Église

C'est dans la célébration de l'Eucharistie, comme dans l'adoration eucharistique qui la prolonge, que nous faisons le plus l'expérience de l'Église comme Corps du Christ. Tous, qui que nous soyons, dans la diversité de nos fonctions – évêque, prêtres, diacres, consacrés, fidèles laïcs qui constituons ensemble le Peuple de Dieu –, nous sommes unis de manière très étroite et profonde au Christ notre Tête et nous formons son Corps : par la grâce du baptême, nous sommes incorporés au Christ, nous sommes devenus ses membres à égalité de dignité, nous sommes devenus frères et sœurs en Jésus-Christ, et par là « membres les uns des autres », comme on l'a déjà souligné.

Si l'Eucharistie est l'actualisation du Sacrifice du Christ, celui de la Croix où il est « Victime d'expiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres mais aussi pour ceux du monde entier » (1 Jn 2, 2) – comme il le dit lui-même dans les paroles de l'Institution de l'Eucharistie : « Ceci est le calice de mon sang, le sang de l'alliance nouvelle et éternelle, versé pour vous et pour la multitude en rémission des péchés » -, alors quand nous communions au corps et au sang du Christ, nous nous unissons à son Sacrifice et devenons avec lui une seule victime de propitiation pour le pardon des péchés.

C'est là que nous sommes le plus unis au Christ « toujours vivant pour intercéder en faveur des hommes » (He 7, 25), et que nous pouvons offrir notre personne pour lui confier tous ceux qui souffrent, je pense en particulier aux victimes d'abus sexuels dans l'Église, profondément détruits, non seulement dans leur corps ou leur psychologie, mais plus encore dans leur âme, comme je m'en accorde en écoutant régulièrement des victimes : Jésus seul, par la force divine de son sacrifice, peut leur apporter la guérison, la réparation, la consolation, la paix.

Plus encore, en nous offrant avec tout ce que nous faisons de bien et supportons de pénible, comme avec le repentir de nos propres péchés, nous devenons une seule victime avec le Christ et nous participons à la Rédemption des pécheurs. Nous nous unissons à Celui qui s'est identifié aux plus grands pécheurs, qui a pris sur lui leurs péchés, lui

l'Innocent et le Juste, pour les réconcilier avec Dieu et avec leurs frères. C'est le sens ultime de nos communions et de nos adorations eucharistiques : obtenir la conversion et la rédemption des pécheurs, y compris les pédophiles !

« Elle est dure cette parole, qui peut l'écouter ? » (*Jn 6, 60*), s'écrièrent les juifs alors que Jésus leur annonçait le sens profond de la participation à son sacrifice qu'il attend de ses disciples. Seule la foi peut nous faire entrer dans ces vues profondes.

Les causes profondes des scandales dans l'Église

Pour parer au plus pressé, nous avons à juste titre cherché à identifier les causes immédiates de ces abus dans l'Église et nous tentons d'y apporter des remèdes proportionnés. Et nous devons demander pardon pour nos retards à prendre conscience et à poser des actes concrets de réparation envers les victimes : « Demandons pardon pour nos propres péchés et pour ceux des autres. La conscience du péché nous aide à reconnaître les erreurs, les méfaits et les blessures générés dans le passé et nous donne de nous ouvrir et de nous engager davantage pour le présent sur le chemin d'une conversion renouvelée », écrit encore le Pape François.

Mais ces abus sont le reflet, certes extrême, de causes plus profondes et qui affectent l'ensemble du Corps ecclésial, même si ce n'est pas toujours avec la même gravité. Le Pape insiste dans sa *Lettre au Peuple de Dieu* sur un certain « cléricalisme » qui est à la fois celui des prêtres et celui des laïcs quand ils abusent de leur pouvoir pour servir leurs propres intérêts et quand ils n'ont pas la simplicité de se reconnaître comme des frères et des sœurs, engagés dans une même communion missionnaire, sans confusion des fonctions et des genres, mais complémentaires et coresponsables de la mission de l'Église, comme on l'a déjà dit.

En outre, on ne peut passer sous silence le relativisme ambiant qui ne sait plus distinguer le bien du mal et qui a conduit parfois, même au sein de l'Église, à la défiance par rapport au Magistère en matière

d'enseignement moral : je pense au rejet emblématique de l'encyclique prophétique de saint Paul VI, *Humanae Vitae* (1968), qui rappelait le lien indissoluble entre la signification unitive et la signification procréative de la sexualité humaine, dont il exaltait la beauté et la dignité. On ne peut pas non plus taire l'éclipse du sens du péché : il faut en effet « lutter contre tout type de corruption, spécialement la corruption spirituelle, car il s'agit d'un aveuglement confortable et autosuffisant où tout finit par sembler licite : la tromperie, la calomnie, l'égoïsme et d'autres formes subtiles d'autoréférentialité, puisque «Satan lui-même se déguise en ange de lumière» (2Co 11,14) » (*Lettre au peuple de Dieu* n. 2).

Comme le soulignait saint Jean Paul II, la perte du *sens du péché* est étroitement liée à la perte du *sens de Dieu* (cf. Exhortation apostolique sur la *Réconciliation et la Pénitence* n. 18). On aurait tort en effet de minimiser les effets de cette « apostasie tranquille et silencieuse » dénoncée encore par le Pape saint Jean Paul II, en son temps. Dans ce sens, un homme que j'accompagne, victime d'un prêtre pédophile, m'écrivait de manière très significative au début de la dernière assemblée plénière : « Je voudrais que chacun entende que l'acte de pédophilie est un viol de l'âme. Le viol d'un enfant de Dieu, un enfant qui est perdu et qui ne peut plus accéder à l'Essence divine [...] C'est Dieu que le prêtre pédophile a trahi, et je pense que s'il en est conscient, sa vie doit être terrible et je voudrais qu'il soit pardonné malgré toute ma souffrance. L'Église par son attitude passée a elle-même trahi Dieu et elle continue de par sa triste lourdeur. Il serait grand temps qu'elle prenne toutes ses responsabilités dans un engagement de fidélité à Dieu pour entreprendre tout ce qui doit être fait [...] Je sais que seule la grâce de Dieu peut me guérir ». J'ai l'intime conviction pour ma part, en entendant le cri des victimes, que le remède suprême, sans oublier les autres, est d'ordre théologique et qu'il exige de toute l'Église un engagement renouvelé de fidélité à Dieu !

4. Combat spirituel

Comme l'écrivit le Pape François dans le dernier chapitre de son exhortation apostolique sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel :

« La vie chrétienne est un combat permanent. Il faut de la force et du courage pour résister aux tentations du diable et annoncer l'Évangile. Cette lutte est très belle, car elle nous permet de célébrer chaque fois le Seigneur vainqueur dans notre vie » (*Soyez dans la joie et l'allégresse* n. 158).

Ainsi, l'œuvre de notre conversion, en vue d'annoncer l'Évangile de manière toujours plus crédible et transparente, passe nécessairement par le combat spirituel. Et nous devons tenir que « ce n'est pas contre des adversaires de sang et de chair que nous avons à lutter, mais contre [...] les esprits du mal qui habitent les espaces célestes » (*Ep* 6, 12). En bon jésuite, rompu aux Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola, le Pape François n'hésite pas à écrire : « Il ne s'agit pas seulement d'un combat contre le monde et la mentalité mondaine qui nous trompe, nous abrutit et fait de nous des médiocres dépourvus d'engagement et sans joie. Il ne se réduit pas non plus à une lutte contre sa propre fragilité et contre ses propres inclinations (chacun a la sienne : la paresse, la luxure, l'envie, la jalousie, entre autres). C'est aussi une lutte permanente contre le diable qui est le prince du mal. Jésus lui-même fête nos victoires. Il se réjouissait quand ses disciples arrivaient à progresser dans l'annonce de l'Évangile, en surmontant les obstacles du Malin, et il s'exclamait : « Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair » (*Lc* 10, 18) » (*Soyez dans la joie et l'allégresse* n. 159).

Le Pape insiste pour que nous ne réduisions pas le diable à un Mythe ou à un symbole, mais que nous prenions toute la mesure de son influence existentielle dans notre vie et dans l'histoire. Aussi, à la suite de saint Paul qui nous exhortait à « revêtir l'armure de Dieu pour résister aux manœuvres du diable » (*Ep* 6, 11), il nous rappelle l'urgence qu'il y a à prendre « Les armes puissantes que le Seigneur nous donne : la foi qui s'exprime dans la prière, la méditation de la parole de Dieu, la célébration de la Messe, l'adoration eucharistique, la réconciliation sacramentelle, les œuvres de charité, la vie communautaire et l'engagement missionnaire » (*Soyez dans la joie et l'allégresse* n. 162). Non sans nous inviter à la vigilance et au discernement : « Je demande donc à tous les chrétiens de faire chaque jour, en dialogue avec le Seigneur qui nous aime, un sincère examen de conscience » (*Ibid.* n. 169).

CONCLUSION

LE TRIOMPHE DE MARIE

Dans son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, saint Louis-Marie Grignon de Montfort nous donnait deux indices pour nous aider à discerner ce qu'il appelle « les derniers temps », sans que nous puissions bien sûr augurer ni du jour ni de l'heure du dernier Avènement du Christ : le déchaînement des forces du mal contre l'humanité et l'Église et le triomphe de Marie. Léon XIII eut en 1884 la vision du premier indice, il en fut si effrayé qu'il composa le petit exorcisme dit de Saint Michel-Archange et ordonna de réciter la *prière à Saint-Michel*, qui le résume, à la fin de chaque messe, avec une prière à la Sainte-Vierge. Le bienheureux Louis-Edouard Cestac eut lui-même une vision semblable en 1863 et il reçut de la Vierge Marie la célèbre prière qui se répandit dans tout le monde catholique : *Auguste Reine des Cieux et Maîtresse des Anges*.

En apparaissant, le 13 octobre 1917, enveloppée de soleil et accompagnée par le miracle du soleil qu'elle avait promis aux petits voyants, la Vierge Marie à Fatima nous renvoie à la vision de l'Apocalypse : la Femme, « ayant le soleil pour manteau, la lune sous les pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête » (*Ap* 12, 1), triomphant du Dragon qui livra contre l'Église un combat acharné ! Apparaît là aussi Michel, prince de la milice céleste, qui combattit dans le ciel le Dragon et ses anges : « On le jeta donc, l'énorme Dragon, l'antique Serpent, le Diable ou Satan, comme on l'appelle, le séducteur du monde entier, on le jeta sur la terre et ses Anges furent jetés avec lui » (*Ap* 12, 9).

Dans un tel contexte, il est significatif que le Pape François ait demandé à tous les fidèles de réciter le chapelet chaque jour du mois d'octobre, traditionnellement consacré à la prière du Rosaire, et de conclure par la prière du *Sub tuum*, antique antienne à la Vierge Marie que l'on invoque dans le danger, ainsi que par la prière de Léon XIII à Saint Michel Archange, précisément « pour protéger l'Église du Diable qui a toujours pour but de nous séparer de Dieu et entre nous » (29 septembre 2018).

Il est difficile de ne pas prendre au sérieux cette invitation, à l'heure où les attaques du Diable sont tangibles, en particulier contre l'Église, si malmenée à travers le monde, et contre le dessein créateur de Dieu sur la vie, le mariage et la famille. Nous sommes ainsi renvoyés au récit de la chute originelle, où le Diable s'attaquait au couple de nos premiers parents et où Dieu annonçait la Bonne nouvelle du Salut en ces termes : « Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance. Elle t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon » (*Gn 3, 15*).

On comprend pourquoi saint Louis-Marie Grignon de Montfort annonçait de manière prophétique que le déchaînement des forces du mal s'accompagnerait du triomphe de Marie : en ces temps qui sont les derniers, Marie se lèvera et écrasera la tête du serpent, pour sa plus grande humiliation ; être vaincu par le Tout- Puissant ou par le grand Archange saint Michel pourrait encore être flatteur pour lui, mais par l'humble Vierge de Nazareth, comparée à un « talon », comme ces petits et ces humbles qui se consacrent à elle, voilà qui est pour lui la suprême humiliation.

Depuis plus d'un siècle, Marie n'a cessé de se manifester au monde, dans des apparitions reconnues par l'Église et où son message dépasse les préoccupations locales pour lancer un appel universel à la conversion. Le plus explicite est sans doute le message de Fatima qui annonce le triomphe du Cœur immaculé de Marie ! Saint Louis-Marie Grignon de Montfort prédisait que surgiraient alors les « Apôtres des derniers temps », ceux qui se consacraient à Marie pour vivre plus radicalement leur consécration baptismale à la Sainte Trinité, par Jésus-Christ, dans le seul but d'annoncer l'Évangile avec zèle. Les « disciples-missionnaires », appelés par le Pape François de tous ses vœux, ne sont-ils pas précisément ces apôtres annoncés ?

C'est pourquoi, rempli de confiance et d'espérance, je suis heureux, pour conclure cette lettre, de reprendre le texte de la consécration à Marie, que j'ai formulée au jour de mon ordination épiscopale et qui conserve pour moi toute son actualité :

« O Marie, Mère de l'Église et étoile de l'Espérance, en inaugurant mon ministère épiscopal, je te choisis aujourd'hui, en présence de toute la cour céleste et de tous mes frères et sœurs ici rassemblés, pour ma Mère et ma Reine. Je te livre et consacre, en toute soumission et amour, mon corps et mon âme, mes biens intérieurs et extérieurs, et la valeur même de mes bonnes actions, passées, présentes et futures, te laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient sans exception, selon ton bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité. Amen ».

Bayonne, le 30 novembre 2018

En la fête de saint André, apôtre

